

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : La jeunesse au carrefour de la famille, de la communauté, du droit et de la société / sous la direction de Pierre Noreau [et cinq autres] = Youth at the crossroads of family, community, law and society / edited by Pierre Noreau [and five others].
Autres titres : Youth at the crossroads of family, community, law and society | Jeunesse au carrefour de la famille, de la communauté, du droit et de la société. | Jeunesse au carrefour de la famille, de la communauté, du droit et de la société. Anglais.
Noms : Noreau, Pierre, 1958- éditeur intellectuel.
Description : Textes présentés lors d'un colloque tenu à l'Université de Montréal, les 23 et 24 mai 2019. | Comprend des références bibliographiques. | Textes en français et en anglais.
Identifiants : Canadiana 20210041803F | ISBN 9782894004548
Vedettes-matière : RVM : Jeunesse—Droit—Congrès. | RVM : Enfants—Droit—Congrès. | RVMGF : Actes de congrès.
Classification : LCC K1965.A6 J48 2021 | CDD 344.03/27—dc23

**Bibliothèque et Archives nationales du Québec and Library and Archives Canada
cataloguing in publication**

Title: La jeunesse au carrefour de la famille, de la communauté, du droit et de la société / sous la direction de Pierre Noreau [et cinq autres] = Youth at the crossroads of family, community, law and society / edited by Pierre Noreau [and five others].
Other titles: Youth at the crossroads of family, community, law and society | Jeunesse au carrefour de la famille, de la communauté, du droit et de la société. | Jeunesse au carrefour de la famille, de la communauté, du droit et de la société. English.
Names: Noreau, Pierre, 1958- editor.
Description: Papers presented at a conference held at the Université de Montréal, May 23 and 24, 2019. | Includes bibliographical references. | Texts in French and English.
Identifiers: Canadiana 20210041803E | ISBN 9782894004548
Subjects: LCSH: Youth—Legal status, laws, etc.—Congresses. | LCSH: Children—Legal status, laws, etc.—Congresses. | LCGFT: Conference papers and proceedings.
Classification: LCC K1965.A6 J48 2021 | DDC 344.03/27—dc23

Mise en pages : Guylaine Michel (Claude Bergeron)

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition. *We acknowledge the financial support of the Government of Canada through the Canada Book Fund for our publishing activities.*

Éditions Thémis

Faculté de droit
Université de Montréal
Courriel : info@editionsthemis.com
Site Internet : www.editionsthemis.com
Téléphone : 514-343-6627

Tous droits réservés
© 2021 – Les Éditions Thémis inc.
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2021

Imprimé au Canada



« On est comme une famille ».
Rôle du groupe de pairs dans les trajectoires
de sortie de la rue des jeunes

Annamaria Colombo*

Introduction	111
I. La sortie de la rue : un processus de repositionnement identitaire	112
II. Développer son autonomie entre « frères et sœurs »	118
III. Des liens étouffants ?	119
IV. Une pression du groupe qui peut entraver la sortie	121
V. Rompre avec ses pairs ou redéfinir ses relations avec eux et elles ?	122
VI. Accompagner la sortie de la rue sans nier l'importance des pairs	124
Conclusion	126

* HES-SO – Haute école de travail social Fribourg.

*On dirait que dans la rue, c'est plus une famille
qu'une vraie famille parce que t'es vraiment dans
un état d'alerte pis le monde se tiennent tellement
là! [...] Mais moi j'en avais plus de famille, parce
qu'ils m'avaient tous rejetée.*

Camille¹, 23 ans, sortie de la rue depuis trois ans

Cette jeune femme, qui a vécu dans la rue à Montréal de 16 à 20 ans, s'exprime dans le cadre d'une recherche portant sur les sorties de la rue², trois ans après s'en être sortie. Interrogée sur sa trajectoire, elle explique qu'elle a connu la rue à 16 ans, lorsqu'elle a commencé à fuguer du centre d'accueil où elle était placée, disant être attirée par la rue, par les défis qu'offre cette vie à la marge et par son caractère aventurier. Après une enfance marquée par le divorce de ses parents lorsqu'elle avait trois ans, par de multiples déménagements, par un père absent et par une mère vivant une importante instabilité conjugale, elle commence à avoir des idées, puis des comportements suicidaires lorsqu'elle a 12 ans. À la suite de plusieurs séjours psychiatriques, elle est placée dans un centre d'accueil fermé. Les quatre années passées dans la rue sont marquées par la vente et la consommation de drogues (principalement de la mescaline), mais surtout par l'importance du groupe d'ami-e-s qu'elle s'est fait durant cette période.

Des trajectoires comme celle de Camille montrent que si l'expérience de la rue ne se fait pas sans risque, elle peut aussi constituer l'occasion de construire des liens forts, notamment avec les pairs, qui peuvent être très significatifs et porteurs de reconnaissance pour ces jeunes. À tel point que Camille les compare à des liens familiaux, lui apportant à ce moment-là une reconnaissance qui lui semblait plus significative que celle de sa famille.

Or, on peut se demander si ces relations établies dans la rue, surtout si elles sont investies de façon aussi importante que le laissent entendre les propos de Camille, ne font pas que maintenir ou renforcer des dynamiques d'enfermement dans la marginalité ou de souffrance, en encoura-

¹ Des pseudonymes sont utilisés pour garantir l'anonymat des personnes.

² Annamaria COLOMBO, *S'en sortir quand on vit dans la rue : trajectoires de jeunes en quête de reconnaissance*, n° 71, coll. «Collection Problèmes sociaux et interventions sociales», Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015.

geant notamment des pratiques comme la consommation de psychotropes, l'implication dans des activités délinquantes ou encore la prostitution.

À partir des résultats d'une recherche portant sur les sorties de la rue des jeunes à Montréal³, ce chapitre met en lumière la nature paradoxale des relations des jeunes avec leurs pairs dans leur expérience de la rue. D'une part, ces relations peuvent jouer un rôle socialisateur important, mais d'autre part, elles peuvent renforcer des dynamiques de marginalisation et de destruction de soi. Par conséquent, elles peuvent également jouer un rôle paradoxal dans le processus de sortie de la rue, voire mettre ce dernier en péril. Nous montrerons que dans les trajectoires de sortie de la rue des jeunes rencontré-e-s, le groupe de pairs a joué un rôle significatif qu'il est important de bien comprendre pour accompagner au mieux ces jeunes.

Ce chapitre s'organise en six sections. La première explique que les relations développées par les jeunes avec leurs pairs dans la rue sont à situer dans un processus d'appropriation de la rue, puis de sortie de la rue, qui peut se comprendre dans une perspective identitaire qui dépasse l'absence de logement stable. À partir des exemples des trajectoires de deux jeunes femmes rencontrées dans le cadre de l'enquête, la deuxième section montre que ces relations peuvent contribuer à la socialisation de ces jeunes qui trouvent auprès de leurs ami-e-s la reconnaissance qu'ils et elles n'ont pas trouvée de façon satisfaisante dans leur famille d'origine. Dans la troisième section, nous verrons les risques d'enfermement dans la rue liés à ces relations associées à la marginalité, voire parfois à des dynamiques de destruction de soi. À ce risque de marginalisation s'ajoute une pression du groupe qui peut entraver la sortie de la rue, comme nous le verrons dans la quatrième section. La cinquième section examine les pistes de solutions qui se sont dessinées pour les jeunes femmes rencontrées. Enfin, la sixième section propose une réflexion sur les apports de ces résultats pour penser l'accompagnement de la sortie de la rue.

I. La sortie de la rue : un processus de repositionnement identitaire

Ce chapitre s'appuie sur des données issues d'une recherche doctorale qualitative menée de 2005 à 2007 à Montréal auprès de jeunes sorti-e-s de la rue⁴. S'inscrivant dans une approche qui considère le rapport à la rue

³ *Id.*

⁴ *Id.*

dans une perspective identitaire⁵, le but de cette étude était de comprendre le processus de sortie de la rue, avec une attention particulière portée aux dynamiques de reconnaissance qui le structurent, à partir de la théorie de la reconnaissance de Honneth⁶.

Dans le sillage d'Hegel, les travaux d'Honneth montrent que l'identité individuelle de l'être humain se construit autour de dynamiques de reconnaissance. Pour qu'un individu puisse s'assurer de la cohérence de la représentation qu'il se fait de sa position identitaire, il a besoin d'en chercher la confirmation à travers le regard que les autres posent sur lui ou elle. La reconnaissance d'autrui permet donc à chacun-e de se reconnaître à la fois comme un être singulier et comme un sujet au même titre que les autres. C'est pourquoi les formes de non-reconnaissance vécues (que Honneth nomme le mépris) touchent les individus dans leur réalisation personnelle, et ce, particulièrement dans nos sociétés caractérisées par une forte individualisation du lien social⁷.

Pour cette enquête, vingt-quatre entretiens individuels semi-dirigés d'une durée de deux à trois heures ont été menés auprès de personnes sorties de la rue depuis au moins deux ans. L'analyse de ces données a permis de déterminer les contextes relationnels significatifs pour ces jeunes, de dégager les dynamiques de reconnaissance qui les caractérisent, puis de comprendre l'influence de ces contextes relationnels sur le processus de sortie de la rue. Dans un deuxième temps, les interprétations ont été soumises aux personnes interrogées pour discussion et validation lors de groupes de discussion. L'analyse de ces données révèle que la reconnaissance de personnes significatives a joué un rôle majeur dans le processus de sortie de la rue des jeunes rencontré-e-s, et que le sens de ces contextes relationnels peut être mieux compris si on l'articule avec les attentes de reconnaissance héritées de l'enfance. Ces relations peuvent être, par exemple,

⁵ Michel PARAZELLI, *La rue attractive parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*, n° 5, coll. «Collection Problèmes sociaux & interventions sociales», Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2002; Véronique LUSSIER, Mario POIRIER, Robert LETENDRE, Pierre MICHAUD, Monique MORVAL, Sophie GILBERT et Annie PELLETIER, «La quête au cœur de l'absence: Les Réseaux relationnels de jeunes adultes itinérants», (2002) 23-3 *Revue québécoise de psychologie* 79.

⁶ Axel HONNETH, *La lutte pour la reconnaissance*, coll. «Passages», Paris, Éditions du Cerf, 2002.

⁷ Guy BAJOIT, *Pour une sociologie de combat*, 42, coll. Collection «Res socialis», Fribourg, Suisse, Academic Press Fribourg, 2011.

des relations amoureuses, familiales, professionnelles ou encore d'aide. Ce texte rend compte plus particulièrement du rôle joué par les pairs dans ce processus.

Âgé-e-s entre 14 et 25 ans, ils et elles sont plusieurs jeunes, comme Camille, à s'identifier et à être identifié-e-s comme des «jeunes de la rue» à Montréal⁸. Même s'ils et elles sont actuellement moins visibles dans les rues de la métropole que dans les années 1980, ces jeunes continuent d'occuper des lieux en marge et de préoccuper les autorités publiques en raison des problématiques complexes qu'ils et elles vivent, en plus d'une instabilité du logement, qui peut être chronique, épisodique ou situationnelle⁹. Bien que les profils de ces jeunes se soient davantage diversifiés depuis que l'enquête a été menée (notamment avec une augmentation de jeunes issu-e-s de l'immigration), la majorité de ces jeunes sont franco-phones, pour la plupart originaires du Québec, soit de régions rurales, de petites villes ou encore d'origine autochtone. Les exemples cités dans ce chapitre sont des trajectoires de jeunes femmes, mais les deux sexes sont représentés et les jeunes hommes sont même un peu plus nombreux. D'appartenances culturelles diverses (punks, hip-hop, milieux alternatifs, gais, etc.), ces jeunes développent dans la rue différentes pratiques allant de la mendicité et du *squeegee* à la consommation et vente de drogues, la prostitution, voire des activités plus criminalisées.

L'expérience de la rue vécue par ces jeunes rejoint certains aspects de l'itinérance adulte. Toutefois, lorsque l'appropriation de la rue est vécue durant la jeunesse, elle comporte des spécificités associées à la socialisation juvénile et au processus de transition vers l'âge adulte. La période de la jeunesse est caractérisée par une incertitude identitaire¹⁰, car les jeunes ne s'identifient plus tout à fait à des enfants et aspirent à une identité d'adulte, dans laquelle ils ne se reconnaissent toutefois pas encore complètement.

⁸ Une étude de l'Observatoire canadien de l'itinérance estime qu'environ 20% de la population itinérante au Canada a moins de 25 ans : Stephen GAETZ, *Coming of Age : Reimagining the Response to Youth Homelessness in Canada*, Toronto, The Canadian Homelessness Research Network Press, 2014.

⁹ Benoît DÉCARY-SECOURS et Geneviève COULOMBE, *Jeunes et itinérance : dévoiler une réalité peu visible. Avis sur la prévention de l'itinérance jeunesse à Montréal*, Montréal, Conseil jeunesse de Montréal, 2017.

¹⁰ Jocelyn LACHANCE, *L'adolescence hypermoderne : le nouveau rapport au temps des jeunes*, coll. «Sociologie au coin de la rue», Québec, Presses de l'Université Laval, 2011.

Cette incertitude est exacerbée dans le contexte actuel de démultiplication des repères normatifs, où les étapes du passage à l'âge adulte sont de plus en plus désynchronisées et la période de la jeunesse s'allonge pour correspondre à une phase d'expérimentation dont l'ambiguïté s'accroît¹¹. Tentant de donner un sens à leur existence, les jeunes se heurtent à des repères normatifs embrouillés, voire contradictoires, et peuvent se retrouver prisonniers de tensions entre leurs aspirations de normalité et leurs désirs de réalisation personnelle¹². Dans ce contexte, la reconnaissance par les autres, et plus spécifiquement par les pairs, est particulièrement importante pour ces jeunes qui construisent leur identité d'adulte. C'est notamment la période où ils et elles commencent à expérimenter l'intimité, par exemple au sein du groupe de pairs. En effet, « nouer une relation intime consiste, pour un sujet, à autoriser certains "élus" à participer à la définition de son identité »¹³. Pouvoir choisir ses ami-e-s et ses amours, à la différence de la famille, est un acte d'autonomisation valorisé par les jeunes. Ils et elles peuvent choisir avec qui partager leur intimité et à quel degré, et ils et elles accordent une grande importance à la façon dont leurs pairs jugent leur identité d'adulte en devenir.

L'importance des ami-e-s peut s'avérer encore plus cruciale pour des jeunes ayant connu des relations familiales difficiles durant leur enfance. Comme Camille, ces jeunes disposent d'un héritage familial précaire sur lequel il leur est difficile de s'appuyer pour construire leur identité d'adulte. Étant le premier lieu de socialisation, la famille est le lieu où se transmettent les repères normatifs permettant de construire son identité et d'organiser son rapport au monde et aux autres¹⁴. Or, lorsque les repères qui leur ont été transmis sont fondés sur des formes de « mépris »¹⁵ comme l'abandon, le rejet ou l'incohérence, il devient difficile de construire des rapports

¹¹ Cécile VAN DE VELDE, *Devenir adulte : sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, 1^{ère} éd., coll. « Lien social », Paris, Presses universitaires de France, 2008 ; J. LACHANCE, préc., note 10.

¹² David LE BRETON, *Cultures adolescentes : entre turbulence et construction de soi*, n° 247, coll. « Collections Mutations », Paris, Autrement, 2008 ; G. BAJOIT, préc., note 7.

¹³ Michaël FOESSEL, « L'intime », *Etudes* 2011.10.371.

¹⁴ Donald W. WINNICOTT, *Jeu et réalité : l'espace potentiel*, coll. « Connaissance de l'inconscient », Paris, Gallimard, 2004 ; George Herbert MEAD, *L'esprit, le soi et la société*, coll. « Bibliothèque de sociologie contemporaine », Paris, Presses Universitaires de France, 1963.

¹⁵ A. HONNETH, préc., note 6.

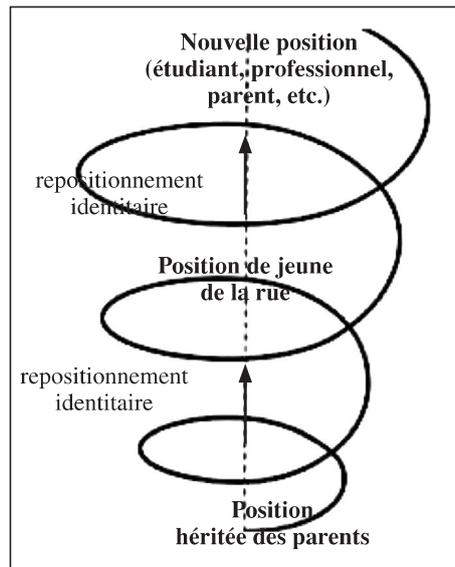
satisfaisants avec soi et avec les autres. En d'autres termes, les jeunes rencontré-e-s dans le cadre de l'enquête n'ont pas trouvé dans les contextes familiaux de leur enfance suffisamment de reconnaissance pour construire leur identité. C'est pourquoi ils et elles se sont appropriés la rue et y ont développé des pratiques qui peuvent être comprises comme des tentatives paradoxales de s'approprier une place sociale à partir d'un positionnement à la fois spatial et social dans la marge ; en d'autres termes, de « compléter leur socialisation par la marge »¹⁶.

Aussi diverses que puissent paraître leurs appartenances culturelles et leurs pratiques, celles-ci prennent sens lorsqu'on les situe dans les trajectoires biographiques de ces jeunes. Par exemple, les jeunes dont les relations parentales ont été surtout marquées par le rejet peuvent développer des pratiques comme la consommation de drogues par intraveineuse ou encore la prostitution qui révèlent des dynamiques visant à la fois l'affirmation de soi et la reproduction de logiques de négation de soi. Les jeunes qui ont vécu des relations parentales marquées par l'abandon trouvent dans la vie de rue un milieu leur permettant de se débrouiller sans l'aide des adultes, puisque ceux-ci ne leur ont pas laissé le choix. Toutefois, elle peut aussi conduire à des relations de dépendance importantes, à des substances ou au groupe de pairs, comme dans l'exemple de Camille. Enfin, lorsque les relations parentales ont été incohérentes, la vie de rue est vécue sur le mode du plaisir et de la recherche de liberté, avec toutefois une attirance pour des relations incohérentes pouvant maintenir ces jeunes captifs et captives.

Ainsi, ce n'est pas que ces jeunes n'ont reçu aucun héritage parental, mais ils et elles ont choisi de s'approprier la rue parce qu'ils et elles y voyaient l'occasion d'échapper à des formes de relations parentales insatisfaisantes et de s'investir dans des contextes relationnels dans lesquels ils et elles pouvaient se sentir davantage reconnu-e-s. Les quelques exemples mentionnés montrent que comme leurs relations parentales ont été fortement marquées par différentes formes de déni de reconnaissance, ils et elles sont tentés de reproduire dans la rue des relations avec eux-mêmes et avec les autres qui comportent une importante part destructive. En même temps, c'est aussi dans la rue qu'ils et elles ont pu s'investir dans des contextes relationnels où ils et elles ont trouvé des formes de reconnaissance. Ces manifestations de reconnaissance leur ont permis de construire un rapport à eux et elles plus constructif que destructif et d'envisager le pas-

¹⁶ M. PARAZELLI, préc., note 5.

sage progressif à une position autre que celle de jeune de la rue. Ils et elles ont progressivement opéré ce que j'ai appelé un processus de repositionnement identitaire¹⁷, c'est-à-dire un changement dans les relations avec eux-mêmes, avec les autres et avec les lieux. En ce sens, le processus de sortie de la rue peut être compris comme l'appropriation d'une autre position identitaire que celle de jeune de la rue – celle de professionnel-le, de parent, d'adulte, etc. Comme le montre le schéma ci-dessous¹⁸, le repositionnement identitaire s'opère à la fois en continuité et en rupture avec la position de jeune de la rue, puisqu'il s'agit à la fois de se différencier de cette position, tout en construisant à partir d'elle la nouvelle position.



Paradoxalement, sortir de la rue, c'est à la fois s'identifier comme jeune de la rue et ne plus s'identifier comme tel-le. C'est vouloir à la fois être reconnu-e comme ayant changé de position sociale, sans nier l'héritage lié à la vie de rue. Dans ce processus, le groupe de pairs peut jouer lui aussi un rôle paradoxal. D'une part, plusieurs jeunes y ont trouvé l'intimité et la reconnaissance nécessaires à leur repositionnement identitaire. D'autre part, ces liens très forts développés avec leurs ami-e-s de rue sont

¹⁷ A. COLOMBO, préc., note 2.

¹⁸ *Id.*

susceptibles de rendre la sortie de la rue plus difficile. En effet, l'appropriation d'une nouvelle position identitaire peut être perçue comme une trahison ou un abandon par leurs pairs.

II. Développer son autonomie entre «frères et sœurs»

Comme nous l'avons vu, les relations parentales vécues par ces jeunes leur ont montré que les adultes ne peuvent transmettre que de manière incomplète les repères qui fassent suffisamment sens pour construire leur identité. Des jeunes comme Camille, ayant connu de l'incohérence et de l'abandon durant leur enfance, ont donc été attiré-e-s par la rue, parce que ce milieu répondait à leurs attentes de reconnaissance en termes d'indépendance face à toute autorité autre que la leur, afin de se dégager de leur dépendance aux relations où ils et elles risqueraient d'être à nouveau abandonné-e-s. D'autre part, marqué-e-s justement par leur relation parentale d'abandon, ces jeunes cherchaient dans la rue un endroit pour recréer la famille qu'ils et elles n'ont jamais eue, comme l'exprime Camille dans les propos cités en introduction.

Toutefois, cette famille devait être dépourvue de toute présence d'adulte, puisque dans leur histoire, celle-ci est associée à la souffrance de l'abandon ou à des relations incohérentes leur permettant difficilement de se construire. C'est pourquoi dans la rue, plusieurs d'entre eux et elles se regroupent entre pairs et tentent de réédifier, sans l'aide des adultes, un cadre propice à leur construction identitaire. C'est ce que Parazelli appelle «le mythe de l'autonomie naturelle»¹⁹. Dans cet imaginaire, l'autonomie pourrait s'acquérir de façon naturelle grâce au retour à un lien social primaire, par exemple grâce à la création d'un groupe de pairs à la manière d'une tribu composée de frères et sœurs, comme l'exprime Camille.

J'allais me chercher du monde comme moi aussi. C'est comme, j'avais vraiment l'impression d'être en famille quand j'étais dans la rue là, avec les amis qu'on se faisait. Tu sais, comme on disait, là : «Toi t'es mon frère, toi t'es ma sœur», c'était comme ça là ! Pis C'ÉTAIT comme ça ! En tout cas, on faisait comme si c'était comme ça, c'était pas comme ça là...

(Camille, 23 ans, sortie de la rue depuis 3 ans)

¹⁹ M. PARAZELLI, préc., note 5.

Or, comme le nuance Camille, cet imaginaire reste de l'ordre du mythe. Cela n'empêche pas qu'il ait pu jouer un rôle très significatif pour ces jeunes et qu'il ait, pour la plupart, effectivement contribué à leur socialisation. Toutefois, comme nous l'avons vu, bien qu'elle ait été partielle, la transmission normative qui s'est effectuée lors de leur socialisation familiale a fortement marqué l'identité des jeunes rencontré-e-s. Même s'il est vrai qu'ils et elles ont dû, davantage que d'autres adolescent-e-s, se débrouiller pour compléter leur socialisation en allant par eux-mêmes et elles-mêmes chercher « les morceaux manquants », ils et elles se sont appropriés ces relations entre pairs à partir d'un héritage parental qui témoigne qu'ils et elles ne sont pas « faits tous seuls ».

Or, ces relations avec leurs pairs étaient parfois tellement fusionnelles qu'elles pouvaient devenir étouffantes, au point de remettre en question leur processus de sortie de la rue.

III. Des liens étouffants ?

Comme Camille, Marie-Jo a vécu des relations difficiles avec les adultes durant son enfance. C'est à 11 ans qu'elle a fugué pour aller vivre dans la rue après avoir connu plusieurs placements, qui ont débuté lorsque sa mère a été internée à la suite d'une tentative d'assassinat de ses enfants. Son père, amant d'une nuit de sa mère, entretenait épisodiquement avec elle une relation davantage amicale que paternelle. Elle a vécu dans la rue à Vancouver et à Montréal durant six ans. Dans la rue, elle a investi de façon importante son groupe de pairs, qu'elle considérait comme sa « vraie » famille.

D'avoir trippé de même avec ces amis, des groupes forts comme ça, qui se tenaient. Au même titre que c'était angoissant pis étouffant à certains moments, c'est, peu importe ce qui t'arrive, tout le monde est là. C'est fort.

(Marie-Jo, 28 ans, sortie de la rue depuis 12 ans)

C'est comme si, du sentiment d'avoir été abandonnées, Marie-Jo et Camille conservaient un besoin profond de relation à l'autre, allant jusqu'à la dépendance affective. S'accrocher solidement aux autres (ou « se tenir » comme elles le disent toutes les deux), afin d'éviter d'être à nouveau abandonnées. Ou encore, établir des relations tellement fusionnelles qu'il serait impossible de les séparer. C'est d'ailleurs dans des termes qui rappellent la fusion qu'elles décrivent leurs relations avec leurs pairs, aussi bien au niveau des liens qu'au niveau de l'homogénéité du groupe. Elles parlent

d'un « sentiment de gang » qui « se tient », allant même jusqu'à décrire leurs relations physiques dans ces termes, en disant qu'ils et elles vivaient « les uns sur les autres », « collés ». En outre, la proximité de leurs trajectoires et de leurs vécus a pu leur donner l'impression de se fondre dans un groupe tellement homogène qu'il serait difficile d'en distinguer les parties.

Or, à force de vouloir se sentir aimées à travers la reconnaissance par (et dans) leurs pairs, elles expliquent qu'elles finissaient parfois par s'y perdre. C'est ce qui pouvait leur procurer à certains moments le sentiment d'être étouffées, comme l'exprime Marie-Jo, peinant parfois à distinguer clairement la frontière entre soi et les autres. On peut faire l'hypothèse que le fait que, comme d'autres, elles aient été abandonnées trop tôt leur a difficilement permis d'intégrer de façon satisfaisante leur autonomisation par rapport aux autres. En effet, selon Winnicott²⁰, la « capacité d'être seul » passe par la dépendance à l'autre. Celle-ci est au début presque totale, puis, progressivement, l'enfant se distingue de sa mère (et du monde extérieur), avec qui il était en fusion jusque là. Il peut alors être seul face à elle et non en fusion avec elle. Ensuite, il intègre peu à peu la présence de sa mère et il n'a plus besoin qu'elle soit physiquement présente pour se développer. Bien que les jeunes rencontrés aient, pour la plupart, été abandonnés lorsqu'ils et elles étaient déjà enfants et non plus bébés, l'absence de leurs parents a pu constituer un manque dans leur processus d'identification : ils et elles n'ont pas pu intégrer complètement l'image parentale, afin de développer cette capacité d'être seul-e-s. C'est pourquoi, lors de leur transition à l'âge adulte, ils et elles pouvaient être tentés-e-s de recréer leurs conditions initiales de fusion avec l'autre, afin de réélaborer leur processus de socialisation.

Non seulement ces relations avec les pairs peuvent s'avérer étouffantes, mais elles peuvent aussi renforcer ou encourager des pratiques de destruction de soi dans une dynamique de renforcement mutuel d'une détresse partagée et comblée par le recours à des pratiques destructives comme la consommation de psychotropes.

En effet, le sentiment de manque relationnel que peuvent vivre les jeunes de la rue à la suite des relations parentales difficiles peut susciter chez plusieurs d'entre eux ou elles le désir de dépendance à un objet.

²⁰ Donald W. WINNICOTT, « La capacité d'être seul », dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, p. 205.

Lorsque la relation avec l'autre fait défaut, comme c'est le cas lorsque les parents sont absents, la possibilité d'être reconnu-e en tant que sujet peut faire problème. C'est pourquoi, pour tenter de préserver leur narcissisme, certains jeunes peuvent être amenés à se créer l'illusion d'une relation à l'autre par l'intériorisation d'une substance²¹. Provenant du monde extérieur, la substance psychotrope fait alors office d'« autre ». Camille explique que ce qui l'a poussée à essayer la consommation de drogues par injection était l'analogie qu'un autre jeune de la rue avait faite entre le mariage (relation amoureuse) et la fusion de son sang (son « intérieur ») avec la substance (provenant du monde extérieur).

Comme exemple la fois que je me suis *shootée*, j'avais rencontré quelqu'un [...], pis je l'avais vu se *shooter*, pis c'était comme féérique un peu. Quand son sang s'est mélangé avec la substance, il disait « mariage ». Fait que ça m'est resté dans la tête un peu. Jusqu'à ce que je me suis dit, bon ben je vais essayer.

(Camille, 23 ans, sortie de la rue depuis trois ans)

IV. Une pression du groupe qui peut entraver la sortie

En plus de s'avérer étouffantes, ces relations fusionnelles peuvent devenir insatisfaisantes pour les jeunes qui réalisent l'impossibilité de se réaliser uniquement à travers l'autre. Toutefois, la prise de distance avec le groupe de pairs peut s'avérer difficile, tant ils et elles accordent de l'importance aux jugements de leurs ami-e-s qui demeurent significatif-ve-s. Marie-Jo explique que quand elle manifestait son besoin d'être plus indépendante en s'appropriant une position identitaire plus autonome, elle rencontrait souvent de grandes résistances de ses pairs, qui y voyaient une forme de trahison.

Mes deux premières années avec [mon conjoint], il me ramassait à la petite cuiller. Parce que chaque fois que j'étais confrontée à un jugement par une de ces personnes qui faisaient partie de mon groupe, je remettais tout mon processus en question.

(Marie-Jo, 28 ans, sortie de la rue depuis 12 ans)

²¹ Maurice CORCOS et Philippe JEAMMET, « Conduites à risque et de dépendance à l'adolescence : la force et le sens », *Psychotropes* 2006.2.71.

Si Marie-Jo accorde encore autant d'importance à ces jugements, même si elle s'est investie dans d'autres contextes relationnels (par exemple, sa relation de couple), c'est qu'elle voyait dans cette résistance à son éloignement du groupe un message d'affection lui signifiant que ses ami-e-s tenaient à elle. Ainsi, on retrouve dans le processus de sortie de la rue de ces jeunes les mêmes dynamiques ambivalentes de dépendance/indépendance qui ont caractérisé leur vie de rue. Même si elle ressentait un besoin de « défusion » pour pouvoir s'approprier une position identitaire autonome, Marie-Jo, comme d'autres jeunes, exprime un grand besoin d'être entourée au niveau affectif dans ses démarches de sortie de la rue, d'autant plus que la plupart d'entre eux et elles doivent composer avec l'absence irrémédiable de leurs parents (décès, disparition).

Dans ce contexte, les jeunes voient dans l'attitude de leurs pairs une manifestation de reconnaissance affective à leur égard, sans toutefois se sentir reconnu-e-s dans leur besoin d'indépendance. Cette pression du groupe a été vécue de façon plus ou moins éprouvante selon les jeunes rencontré-e-s. L'exemple de Marie-Jo montre que dans certaines trajectoires, elle a affecté leur processus de repositionnement identitaire, au point même de le remettre en question. En les reniant dans leurs efforts de repositionnement, c'est comme si leurs ami-e-s les reconnaissaient négativement dans leur nouvelle position identitaire, valorisant plutôt l'ancienne (celle de jeune de la rue). La tentation pouvait alors être forte de retourner dans l'ancienne position identitaire, afin de se sentir reconnu-e positivement.

V. Rompre avec ses pairs ou redéfinir ses relations avec eux et elles ?

Face à ces risques de marginalisation accrue, les jeunes rencontré-e-s en sont arrivé-e-s à remettre en question ces relations avec leurs pairs, afin de trouver un équilibre entre leur besoin d'être entouré-e-s et celui d'être indépendant-e-s.

Pour certain-e-s jeunes, cet équilibre passe par un éloignement avec leurs pairs de rue et la constitution de nouvelles amitiés. C'est le cas de Camille, qui a ressenti le besoin d'effectuer une rupture avec le milieu punk de Montréal, ainsi que le milieu des gangs qu'elle a investi par la suite, pour se créer un nouveau réseau social, essentiellement relié au milieu des groupes chrétiens. Elle a pu y reconstruire des relations moins fusionnelles et reconnecter avec elle-même et ses ressources propres, évitant de

s'enfermer dans des relations de dépendance aux autres. Elle explique que si elle a besoin d'être accompagnée dans son processus de repositionnement identitaire, la volonté de changer ne peut venir que d'elle.

Je voulais que ce soit les autres qui m'aident. Comme : «Au secours, aidez-moi, faites de quoi ! ». Tu sais, ce serait facile, mais il y a rien de facile dans la vie. Ben là, ça me fait voir que c'est pas eux qui ont à me changer, mais c'est moi là ! [...] Il y a plus de résultats quand on y va par soi-même que quand c'est obligé là.

(Camille, 23 ans, sortie de la rue depuis trois ans)

Pour d'autres, comme Marie-Jo par exemple, ces amitiés étaient trop importantes, d'autant plus qu'elle n'avait à ce moment-là plus aucune relation avec sa propre famille. Il s'est donc agi pour elle non pas de rompre avec ses pairs, mais de redéfinir ses relations avec eux et elles, de manière à ne plus se sentir étouffée, tout en maintenant des liens d'amitié compatibles avec sa nouvelle position identitaire.

Pour moi, la vraie sortie, c'était de couper cette relation de dépendance là. Pas de dépendance à la drogue, dépendance à mes pairs. [...] Mais la dépendance aux pairs comme cercle fermé, ça pour moi c'était le pas pour sortir. Pour dire que je m'identifie plus du tout, c'était ça. Moi, j'ai encore des amis extrêmement importants, c'est un groupe qu'on a tous des enfants, pis on s'en parle, on dit, c'est fou cette relation-là qui était étouffante, tu n'arrives pas à te réaliser autrement.

(Marie-Jo, 28 ans, sortie de la rue depuis 12 ans)

Dans cette perspective, la sortie de la rue est à comprendre comme une redéfinition du rapport à la rue, qui peut prendre des formes différentes, sans nécessairement signifier une rupture complète ou définitive avec ce milieu. À la vue des enjeux évoqués, ce processus est rarement linéaire, comme illustré ci-dessus par l'image de la spirale. Pour ces jeunes, les liens développés dans la rue étaient tellement forts qu'une rupture trop nette n'était pas envisageable. Il a donc été nécessaire de s'en détacher de manière progressive, négociant de façon dynamique une redéfinition de ces liens d'amitié.

Ça a fait des détachements progressifs, nécessairement, c'est sûr. Mais c'est pas des détachements qui sont, à ce moment-là, vécus avec peine pis avec nostalgie pis tout ça, puisque c'est dans le cours des choses.

(Marie-Jo, 28 ans, sortie de la rue depuis 12 ans)

Ainsi, l'appropriation d'une position identitaire plus autonome s'acquiert à travers la redéfinition de ces liens forts, sans les renier. Au contraire d'autres jeunes qui associent davantage la sortie de la rue à une certaine «normalisation», ces jeunes ne voient pas forcément d'incompatibilité entre l'affirmation de leur marginalité et leur sortie de la rue, comme l'explique Marie-Jo.

Pis moi, s'en sortir, ça veut pas dire vivre *hyper straight*. [...] Parce que cette marginalité-là, je la reconnais donc. Pour moi, elle est tellement importante en plus. Ça dépend ce que t'entends par «sortir de». Moi «sortir de», ça voulait dire être capable de vivre une vie avec mes propres décisions, sans avoir peur de ce que l'autre va penser, parce qu'on est dans un milieu de même.

(Marie-Jo, 28 ans, sortie de la rue depuis 12 ans)

VI. Accompagner la sortie de la rue sans nier l'importance des pairs

Le groupe de pairs associé au milieu de la rue a joué un rôle très significatif dans les trajectoires de Camille et de Marie-Jo, comme dans celles de plusieurs autres jeunes rencontré-e-s, au point que ces relations ont pu à certains moments remettre en question leur sortie de la rue. Afin de pouvoir s'affranchir de ces relations devenues étouffantes et de s'approprier une position identitaire plus autonome, Camille a privilégié l'investissement d'un nouveau cercle d'amis, alors que Marie-Jo a progressivement opéré une redéfinition de ses relations avec ces personnes restées significatives dans sa vie.

Ces trajectoires évoquées ici de façon exemplaire montrent qu'il n'existe pas de voie unique et prédéterminée de sortie de la rue. Voulant aider des jeunes à s'éloigner de la marginalité, certains adultes peuvent parfois avoir tendance à leur conseiller une rupture avec ce milieu, y compris avec des relations pourtant significatives à leurs yeux. Dans certains cas, une telle rupture s'avère nécessaire. Mais dans d'autres, elle pourrait s'avérer contre-productive comme dans le cas de Marie-Jo qui, éloignée de force de ses ami-e-s, est retournée dans la rue pour s'assurer de leur affection dès qu'elle en a eu la possibilité.

Comme nous avons pu le voir, les relations développées dans la rue sont paradoxales, jouant à la fois un rôle constructif et destructif dans les trajectoires de ces jeunes. Dans l'accompagnement de ces processus de

sortie de la rue, il s'agit de reconnaître cette diversité des besoins des jeunes, liés à leurs attentes de reconnaissance. Pour tous et toutes les jeunes rencontré-e-s, la sortie de la rue renvoie à un imaginaire de normalité ; en d'autres termes, sortir de la rue, c'est être reconnu-e comme « normal-e ». Or, cet imaginaire de normalité s'actualise de façon différente selon les trajectoires des jeunes et dans certains cas, cette normalité peut s'inscrire dans une continuité par rapport à certaines formes de marginalité. Pour certain-e-s, sortir de la rue, c'est « être normal-e », « fonctionnel-le »²², et cela peut nécessiter un éloignement radical avec le milieu de la rue, y compris avec le groupe de pairs. Dans d'autres cas, s'en sortir, c'est « réussir », « prendre sa vie en main », « être autonome », sans que cela soit forcément contradictoire avec le fait d'accorder de l'importance à des liens d'amitié, voire d'amour, développés dans la rue.

Si la force de ces liens d'amitié développés dans la rue peut faire craindre aux adultes un risque d'enfermement dans la rue, à l'inverse elle peut aussi parfois leur donner l'impression que ces jeunes s'en sortent très bien sans leur aide. Ces jeunes peuvent d'ailleurs confirmer cette impression en fuyant ou en refusant toute aide des adultes, dont ils et elles se méfient. Les exemples de Camille et de Marie-Jo montrent que plusieurs de ces jeunes ont effectivement développé dans la rue une importante capacité à se prendre en charge de façon autonome et qu'ils et elles ont su trouver du soutien auprès de leurs pairs de la rue. Mais ils montrent également qu'ils et elles développent dans la rue des pratiques souvent très risquées qui témoignent de l'ambivalence et de la fragilité de leurs efforts de construction identitaire. Comme nous l'avons vu, une socialisation totalement horizontale sur le mode de « l'autonomie naturelle » reste de l'ordre de l'imaginaire. Cet imaginaire peut opérer comme un mythe unificateur et rassurant sur le plan affectif, mais ce n'est pas pour autant qu'il exclut le besoin d'un accompagnement par les adultes. Lorsque ces jeunes décident de sortir de la rue, ils et elles peuvent se retrouver dans une relation paradoxale avec leur groupe de pairs, qui constitue une ressource majeure pour eux et elles, mais qui comporte aussi le risque de les maintenir enfermé-e-s dans une position identitaire associée à la marginalité, valorisée par leurs ami-e-s de la rue. Il s'agit alors de reconnaître à la fois l'importance de ces liens, tout en accompagnant ces jeunes dans leurs efforts pour s'affranchir des dynamiques affectives qui les marginalisent

²² A. COLOMBO, préc., note 2.

ou les étouffent. Marie-Jo s'est parfois sentie incomprise par des intervenant-e-s qui ont cherché à nier l'importance identitaire de ces liens affectifs : « Mon identité pendant dix ans, viens pas me dire que c'est du vent ! ». Le défi de l'accompagnement dans ce cas est de reconnaître à la fois l'importance du rôle joué par ces relations affectives développées dans la rue dans sa construction identitaire et son besoin de s'affranchir de la dépendance qui y était associée.

Ce qui est très difficile, c'est qu'il y a tout le temps une négation : « Ben non, c'est pas comme ça que ça se passe ». C'est comme, ayoye, moi, c'est comme ça que je le vis, y a-tu quelqu'un qui va reconnaître ça à un moment donné, tu sais ? [...] Mets-toi dans le moment présent, pis vis des choses avec moi, c'est tout ce que je te demande !

(Marie-Jo, 28 ans, sortie de la rue depuis 12 ans)

Conclusion

Les exemples de Camille et de Marie-Jo montrent que le groupe de pairs peut jouer un rôle très important dans les trajectoires de plusieurs jeunes, notamment celles associées à des relations parentales d'abandon et/ou d'incohérence. Pour d'autres jeunes rencontrés-e-s dans le cadre de cette enquête, surtout ceux et celles dont les trajectoires sont marquées par des relations parentales de rejet, les relations avec leurs pairs étaient moins significatives, même si elles étaient présentes dans leur expérience de rue. Ils et elles étaient davantage en quête de reconnaissance de la part de figures adultes significatives qui puissent reconnaître que leur existence vaut la peine²³.

Cette analyse montre néanmoins la diversité des trajectoires de sortie de la rue, qui influence le sens donné par les jeunes à leurs relations avec leurs pairs. Le repositionnement qu'ils et elles effectuent en sortant de la rue renvoie à la fois au passage d'une identité d'enfant à celle d'adulte, et à celui de la marginalité à une certaine normalité, tel que les jeunes rencontrés-e-s se la représentent.

Ces résultats peuvent contribuer à penser plus largement l'accompagnement de jeunes dans leurs transitions vers l'âge adulte, en reconnaissant que le besoin d'appartenance à des groupes de pairs ne s'oppose pas

²³ Annamaria COLOMBO, « Figures adultes et socialisation des jeunes en difficulté. Le cas des jeunes sortis de la rue à Montréal », (2011) 57-1 *Agora Débats/jeunesses* 37.

forcément à un besoin de transmission de repères normatifs par les adultes. Le défi de l'accompagnement est alors de décrypter la demande d'aide sous des apparences de rejet des adultes et d'autosuffisance du groupe de pairs. Pour éviter le piège d'imposer aux jeunes une voie unique d'appropriation de l'autonomie associée à une position d'adulte, il apparaît important de privilégier la prise en compte des contextes relationnels qui font sens à leurs yeux. Ces relations significatives prennent tout leur sens lorsqu'elles sont lues à la lumière des attentes de reconnaissance héritées de leur enfance. Un tel accompagnement, fondé sur la reconnaissance du jeune et de ses besoins, ne suit pas une recette décidée d'avance, mais il se construit en chemin, puisque comme le dit Marie-Jo : « C'est une reconnaissance mutante, parce que si toi tu changes du jour au lendemain, la reconnaissance va changer du jour au lendemain. »